

PORTRAIT CORINNE MOREL-DARLEUX

Rescapée du management, cette décroissante verdit le Front de gauche, qu'elle représente aux législatives dans la Drôme.



Pastèque en campagne

Par LAURE NOUALHAT
Photo VANESSA CHAMBARD

La première fois, on l'a croisée dans une mauvaise brasserie de gare, en plein tourbillon de campagne présidentielle. Elle partait rejoindre «Jean-Luc» pour un meeting à Clermont-Ferrand. Cette fois, c'est elle qui mène campagne, pour une place à l'Assemblée sous les couleurs du Front de gauche. Le vert du drapeau rouge, c'est elle. De l'écolo-pastèque pur jus : verte à l'extérieur et rouge à l'intérieur.

Corinne Morel-Darleux se présente dans la Drôme, département le plus bio de France, où 5% des gens touchent le RSA. Royaume du vivre simple et local, la Drôme est un nirvana pour écolos tout en montagnes rafraîchissantes et en champs de lavande. A Die, la sous-préfecture du coin, Jean-Luc Mélenchon (23%) est arrivé juste derrière François Hollande (26,6%). On pourrait croire que c'est gagné, sauf que la circonscription vote plutôt à droite. On retrouve une candidate apaisée, désaltérée au jus de poire (bio, bien sûr), entre une visite chez des apiculteurs et un meeting concert à la salle des fêtes. Le panama vissé sur un regard noisette, la candidate veut y croire. «Il nous manque 4 000 voix pour dépasser

le candidat PS, assez invisible, ce qui n'est pas impossible», analyse cette fumeuse invétérée qui sillonne sa circo depuis six mois à bord d'une Hyundai rouge. Elle adorerait affronter l'huile locale de l'UMP, Hervé Mariton, maire de Crest. Il est son négatif, dit-elle : «Libéral, atlantiste, homophobe, catho réac, Avec de tels ennemis politiques, c'est bon de se battre.» Sauf que lui, le second tour, il est sûr de l'atteindre. Enfant, Corinne n'a pas gambadé au milieu des champs bio de la Drôme mais sur l'asphalte de Paris, où elle est née. Sa mère est secrétaire de direction, son père bosse dans les moteurs d'avion et traîne régulièrement sa fille au Salon du Bourget. Sans en faire des tonnes, les parents assument leur passé d'anciens trotskistes qui, l'air de rien, a dû influencer leur progéniture. Excellente élève, l'ado part «voler de ses propres ailes» à 18 ans et file intégrer l'école de commerce de Rennes avec presque deux ans d'avance. Elle y rencontre Damien – qu'elle épousera cinq ans plus tard – et développe un goût très modéré pour les astuces du CAC 40. «Notre promotion était la première de l'école et nous étions le fruit d'un casting atypique! Dès notre arrivée, on a déployé notre énergie à créer les associations d'élèves. Notre bande a produit un prof d'espagnol, un comédien, une femme politique.» A l'époque, son livre de chevet, c'est l'An 01 de Gédé. Son diplôme en

poche, elle enchaîne une thèse sur «la vision de la réussite chez les dirigeants de PME», puis donne des cours de management dans une école d'ingénieurs. Très vite, elle préfère rentrer à Paris avec son homme, réorienté graphiste, et ouvrir une galerie d'art contemporain, Distilled. «Un beau succès d'estime, mais qui ne nous a pas permis d'en vivre. Soit on jouait aux limonadiers qui exposent trois toiles aux murs, soit on faisait autre chose.» Ce sera carrément autre chose.

D'abord un enfant, puis un autre job. La jeune femme devient associée d'un cabinet de consulting et anime des conférences à La Défense pour Total, Suez, Renault. «J'étais augmentée tous les six mois et mes prestations pouvaient être facturées jusqu'à 2 000 euros la journée.» Sauf que cette réussite va se fracasser contre le réel. En avril 2003, sa mère dépressive met fin à ses jours. Un geste prévisible, amplement discuté avec sa fille. «Je lui ai implicitement donné la permission de partir», avoue-t-elle sans pathos. L'onde de choc fendille lentement ses certitudes professionnelles, le malaise grandit. «J'ai eu envie de lever le pied, je suis passée à 4/5e, j'ai refusé le BlackBerry qu'on m'offrait pour rester joignable, je voulais du temps pour autre chose.» Elle qui ne parle pas un mot d'espagnol part, seule, buller un mois en Argentine. Puis, à force de prendre ses distances avec son boulot, elle démissionne en 2006. C'est l'heure de la seconde claque.

Arrivée à la mairie des Lilas, elle se prend «la misère sociale en pleine figure». Elle, l'ancienne profession libérale,

EN 7 DATES

1er octobre 1973 Naissance à Paris. **Septembre 1996** Mariage avec Damien. **Mai 2000** Naissance de Rémi. **Juillet 2008** Arrivée dans la Drôme. **Novembre 2008** Création du Parti de gauche. **Mars 2012** Nos colères fleuriront (éd. Bruno Leprince). **10 juin 2012** Candidate aux législatives dans la Drôme.

doit gérer une équipe de fonctionnaires et s'occuper du secteur éducation. Elle découvre les familles sans le sou, ni adresse. «J'avais peur de me confronter à «ça»: l'accueil social, les personnes en difficulté, la gestion d'une équipe... Mais j'ai adoré, je me suis rendu compte que j'y arrivais. J'étais au service des autres, j'ai même eu l'impression de servir à quelque chose.» N'empêche, cela ne suffit pas à contrer l'envie de «slow life» qui emporte la famille au pied du Vercors. Le couple retape une maison dans le centre-ville de Die, dans un style bio-loft du plus bel effet. Dans le jardin, les bambous, qui s'asphyxiaient sur le balcon parisien, s'acclimatent. Il y a de l'art, de la lumière, de l'espace, et une palpable sensation de sérénité, quelque chose de lumineux qui n'est pas dû qu'à la blancheur des murs. Peut-être est-ce cette vue sur les montagnes qui élargit l'esprit... Via l'école de Rémi, mais aussi le potager partagé, rebaptisé le «kolkhoze», la famille tisse sa toile. Côté boulot, l'épouse de social fait chou blanc. On est en 2008, elle ne sait pas encore que la politique ne la laissera pas prendre racine. Trois ans plus tôt, elle a rejoint Utopia, mouvement qui critique le dogme de la croissance, la société de consommation, la valeur travail. La militante navigue dans les réseaux de l'écologie radicale, de l'objection de croissance, très à gauche de la gauche. Au congrès du PS à Reims en 2008, la motion Utopia ne recueille que 2% des voix. Heureusement, «Jean-Luc» crée le Parti de gauche et accueille les déçus du socialisme à la sauce libérale. Elle participe alors au verdissement de la génération béton-électricité et, inversement, fait flotter le drapeau rouge sur les combats écolos : aéroport de Notre-Dame-des-Landes, sommet sur le climat de Copenhague, manif antinucléaires, antigaz de schiste, anti-OGM, etc. «C'est en étant de toutes les luttes sur le terrain que nous avons gagné notre légitimité dans les réseaux écologistes, affirme Matthieu, un de ses lieutenants. Verdir les camarades, c'est aussi un travail de longue haleine. Là-dessus, Corinne ne lâchera pas.»

Au contact de Mélenchon, elle s'initie à la république sociale, à la lutte des classes, aux révolutions citoyennes sud-américaines. Avec elle, la fameuse planification écologique de Mélenchon prend corps. «Je parlais dans la Drôme pour cultiver mon jardin et je me suis retrouvée happée par la construction du Front de gauche.» Un appel irrésistible pour celle qui désire faire de la politique autrement. «Parce que tout est politique, qu'il faut démythifier cette chose et ne surtout pas la laisser aux mains des pourris.» Depuis 2010, la militante est élue au conseil régional. Et si elle rejoint l'Assemblée le 17 juin, elle le jure, elle démissionnera de ce premier mandat. ◆